

Les Oblats et la Bienheureuse Mère d'Youville

SUMMARY

Throughout the vast mission field of the Canadian Far North you will find the Grey Nuns working hand in hand with the Oblate missionaries. Through the years the two communities in Canada have developed, and have developed the North, together. Since Mother d'Youville founded the first community at Montreal, the Soeurs Grises have branched out to establish a number of communities in Canada, the United States and Basutoland. Father CARRIÈRE recounts their history and their contact with the Oblates from their foundation to the beatification of their foundress on May 3, 1959.

La dette de reconnaissance contractée par les Oblats envers les filles de Mère d'Youville est très lourde. En partageant la joie bien légitime des Soeurs Grises, lors de la béatification de leur fondatrice Mère d'Youville, les Oblats trouvent une occasion unique de solder un peu cette dette.

En effet, on trouve ces religieuses dans les missions les plus pénibles, entreprises par les Oblats de l'Ouest, du Nord Canadien et dans plusieurs de leurs paroisses du Canada et des Etats-Unis. Lorsque, sous la pression des diverses circonstances de lieux, le tronc vigoureux planté par Mère d'Youville aura poussé ses rameaux et donné naissance à plusieurs communautés (les Oblats étant responsables

de la formation de la congrégation des Soeurs Grises de la croix d'Ottawa), les diverses branches voleront avec un zèle égal au secours des Oblats.

C'est un fait indéniable que l'apostolat des Oblats a été admirablement secondé par les Soeurs Grises de Montréal (la communauté primitive), les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe, les « Grey Nuns of the Immaculate Conception » de Pembroke et les « Grey Nuns of the Sacred Heart » de Philadelphie.

I . LES SOEURS GRISES DE MONTRÉAL

C'est d'abord aux Soeurs Grises de Montréal que l'on fit appel pour les missions de l'Ouest et du Nord.

Le Père Louis JALABERT, s.j. écrivait, avec beaucoup d'à-propos, ces lignes, au début d'un travail sur les Soeurs Grises: « *Les âmes les plus déshéritées trouveront toujours des apôtres; car c'est la gloire de l'Eglise qu'il lui suffise de signaler des déesses pour faire surgir des dévouements. Dans ceux qu'anime la noble émulation du sacrifice, elle n'aura qu'à faire un choix; et, pour un qu'elle comblera, combien de jaloux, consolés par le seul espoir d'un sacrifice encore plus dur! Cependant, avec les Missions indiennes de l'Extrême-Nord, il semble qu'aient été atteintes les limites de la générosité, les dernières possibilités du courage humain.* »¹

Les Oblats furent tôt en relation avec les Soeurs Grises de Montréal. Peu après son arrivée au Canada, le Père Pierre-Adrien TELMON leur enseigna la fabrication des statues en papier mâché² et, quelques années plus tard, il les introduira à Bvtown, aujourd'hui Ottawa. Comme les Soeurs Grises de

¹ Dans le Grand silence blanc avec les Soeurs Grises, dans Etudes, 64 (1927), 2, p. 435.

² Chronique de l'hôpital général des Soeurs Grises de Montréal

Montréal, par leur venue à Ottawa, donneront naissance à une nouvelle communauté, celle des Soeurs Grises de la Croix ou d'Ottawa, nous réservons cette partie de leur apostolat à un paragraphe distinct.

Dès 1843, les Soeurs Grises de Montréal acceptèrent une fondation dans l'Ouest Canadien. Il est bien difficile d'imaginer, aujourd'hui, ce que représentait alors un voyage dans l'Ouest, puisqu'il fallait partir de Montréal en canot, remonter le fleuve jusqu'à la tête des grands lacs, emprunter ensuite, soit encore le canot ou les proverbiales charrettes de l'Ouest. Voyage qui durait plusieurs mois et dépourvu de tout agrément. Seules les fatigues et les intempéries ponctuaient ce long pèlerinage.

Le grand apôtre de l'Ouest, Mgr Norbert PROVENCHER, qui cherchait des religieuses depuis vingt ans, avait essayé partout des refus, lorsqu'un lui dit un jour: « *Allez chez les Soeurs Grises; elles ne refusent rien* ». Ces bonnes filles de la bienheureuse Mère d'Youville ne refusaient rien en effet lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu. La fondatrice n'avait-elle pas écrit: « *Elles seront toujours prêtes à entreprendre toutes les bonnes œuvres que la Providence leur offrira...* ».¹ La Providence leur en offrira souvent de pénibles, mais qu'importe, puisque la gloire de Dieu et le bien du prochain sont en jeu.

La consigne de la fondatrice était en parfaite harmonie avec celle que le fondateur des Oblats donnait à ses fils, dès les premières pages de leurs Règles: « *embrasés d'un tel zèle qu'ils soient prêts à consacrer leur fortune, leurs talents le repos de leur vie, leur vie même à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'avantage de l'Eglise, à la sanctification de leurs frères; ensuite, animés d'une invincible confiance, ils descendront dans l'arène, décidés à combattre jusqu'à la mort, pour la plus grande gloire du très saint et très auguste nom de Dieu.*

¹ Louis Jalabert, s. j. art. cit., p. 437.

Pour ce motif, les prêtres susdits, en se consacrant à toutes les œuvres saintes que peut inspirer la charité sacerdotale... etc., etc. ».

On peut donc dire que dans la mentalité de leurs fondateurs respectifs, les Soeurs Grises et les Oblats sont animés du même esprit apostolique.

Lorsque les Oblats arrivèrent dans l'Ouest en 1845, les Soeurs Grises les y avaient précédés. C'est le 13 septembre 1843 que les Soeurs acceptèrent la mission de Mgr Provencher. Le grand évêque s'était rendu à Montréal, avait parlé à la communauté et tracé un tableau plutôt décourageant des épreuves qui attendaient les apôtres. « *Les Soeurs Grises ne refusent jamais rien* », lui avait-on dit. La vue des misères à endurer n'étaient pas de nature à décourager ces femmes dont toute l'ambition était d'entreprendre « *toutes les bonnes œuvres que la Providence leur offrirait* ». Elles acceptèrent joyeusement et l'enthousiasme fut grand chez les quatre premières élues (Soeurs Valade, Lagrave, Coutlée et Lafrance). S'il y eut de la tristesse dans la communauté, le jour du départ, le 24 avril 1844, ce ne fut certes pas chez les premières missionnaires qui entreprenaient un voyage de près de 3.000 km, mais chez celles qui les voyaient partir sans pouvoir les accompagner.

Après 59 jours de voyage, le 21 juin, les Soeurs arrivaient enfin à destination. Le dimanche suivant, Mgr Provencher présenta les religieuses à son peuple. Le Père MORICE écrit: « *Leur œuvre principale devait naturellement être l'instruction de la jeunesse; mais Mgr Provencher comptait aussi sur elles pour divers genres d'apostolat qu'il jugeait utiles, sinon nécessaires, dans le milieu où elles allaient désormais séjourner. Au moins une des Soeurs devait s'appliquer à la pratique de la médecine, science dont elle avait déjà acquis une certaine connaissance en prévision de l'obéissance qui l'attendait sur les bords de la Rivière Rouge. Toutes parlaient l'an-*

glais, et, dans le but de pouvoir l'enseigner d'une manière irréprochable, elles s'étaient encore perfectionnées dans la pratique de cette langue avant de partir pour l'Ouest ».¹

Le 11 juillet, les Soeurs ouvraient leurs classes pour 53 enfants, la plupart Sautaux ou métis et quelques Sioux.² Une page glorieuse commençait à s'écrire dans les annales de l'Eglise de l'Ouest. En juin 1855, les élèves étaient déjà au nombre de 80; l'année suivante, les trois premières postulantes prenaient l'habit dans l'Ouest.³ La communauté s'accroissait donc dans les vastes plaines de ce pays neuf. Les événements se précipiteront et les Soeurs se multiplieront, comme par enchantement, pour suffire à toutes les besognes et courir dans les coins les plus reculés du continent. Cette efflaraison d'oeuvres, les Soeurs Grises de Montréal l'accompliront sous l'impulsion des Oblats.

Mgr Alexandre TACHÉ, O.M.I., premier Oblat à se rendre à Saint-Boniface, était élevé à la dignité épiscopale le 14 juin 1850 et succédait à Mgr Provencher en 1853. Dès 1856, alors qu'il était aux pieds du fondateur des Oblats, à Marseille, Mgr TACHÉ négocia une mesure d'une extrême importance pour les missions: celle de l'établissement des Soeurs Grises dans chacune des missions des Oblats.⁴ Mgr TACHÉ écrivait à ce sujet: « *Les missionnaires Oblats consentaient volontiers à partager leur nourriture avec celles qui viendraient les seconder. Les Soeurs de la Charité du Canada, dites Soeurs Grises, déjà établies à Saint-Boniface, acceptant toutes les conséquences du choix qui était fait d'elles pour aller fonder leurs établissements pieux à des distances*

¹ Provencher à Turgeon, Montréal, 8 novembre 1843, citée par Adrien Morice, O.M.I. « Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien, vol. 1, p. 271.

² Louis J. Labert, s. j. art. cit., p. 440.

³ Adrien Morice, O.M.I., op. cit. vol. 1, p. 300.

⁴ Ibidem, vol. 1, p. 398.

immenses, dans des pays et sous un climat dont les rigueurs effraient quelquefois l'imagination. Notre vénéré Fondateur, après quelques objections suggérées par son bon cœur et sa haute prudence, consentit volontiers au projet proposé, en laissant au Vicaire des missions de s'entendre avec les Soeurs de la Charité sur les mesures à prendre pour en assurer le succès ».¹

En agissant ainsi, le jeune évêque ne faisait que répondre au désir des missionnaires qui, tous, réclamaient le secours des Soeurs.² Au cours de l'été 1857, passant à Montréal, l'évêque de Saint-Boniface s'entendit avec la Supérieure générale, qui promit que, dès l'année suivante, trois religieuses destinées au lac Sainte-Anne seraient envoyées à Saint-Boniface, et qu'ensuite la Maison-mère pourvoirait le plus tôt possible, au personnel des établissements projetés pour l'Île-à-la-Crosse et ailleurs.³

Après avoir signalé cet arrangement, Mgr TACHÉ, dans ses Mémoires, indique le contrat stipulé entre les Oblats et les Soeurs. « *Cette communauté se montra admirable de générosité et d'abnégation, dit-il, non seulement en donnant ses sujets pour des missions si lointaines et si difficiles, mais en les donnant à la seule condition qu'on leur procure les secours spirituels, et qu'on facilite l'accomplissement de leurs saintes Règles et obligations* ». Quand le Vicaire voulut leur faire observer que, les missions étant pauvres et les ressources incertaines, on ne pouvait pas promettre beaucoup ni promettre positivement, il lui fut répondu: « *Nous savons bien que les bons Pères chargés des différentes missions ne laisseront pas souffrir nos Soeurs; nous ne de-*

¹ Alexandre Taché, O.M.I., *Vingt ans de Mission dans le Nord-Ouest de l'Amérique...* Montréal, Eusèbe Sénéchal, 1866., p. 93.

² Ibidem, p. 110.

³ Ibidem, p. 111.

*mandons que le vêtement et la nourriture. Mais si les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi pourvoir à leur subsistance? Dans ce cas, nos Soeurs jeûneront comme eux et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres ».*¹

Les Soeurs promises pour le lac Sainte-Anne arrivèrent à Saint-Boniface, tel que prévu, en 1858. La même année, M.S.-J. Dawson, directeur d'un groupe d'ingénieurs civils envoyé par le gouvernement du Haut-Canada, visitant l'école des Soeurs à Saint-Boniface, affirmait: « *Les Soeurs Grises ont un grand établissement juste en face de l'embouchure de l'Assiniboine et un autre, moins important, sur la plaine du Cheval-Blanc. Ces dames se dévouent surtout à l'éducation des enfants d'origine mi-canadienne et mi-indienne, et les résultats de leur zèle, de leur piété et de leur persévérente industrie sont manifestes dans le relèvement social de la race pour l'amour de laquelle elles se soumettent sans murmurer à une vie de labeur ardu et de privations* ».²

Le comte de Southesk qui visita la Rivière-Rouge en 1859, écrivait de son côté, dans son journal, à la date du 6 juin: « *Lundi, nous passâmes, le Dr Rae et moi, une heure très agréable à visiter le couvent catholique romain, grâce à une lettre d'introduction pour la supérieure dûe à la bonté de Mgr Taché. C'était surtout un établissement d'éducation sous la direction de religieuses qui étaient, je crois, des Soeurs de Charité. La robe, qui serrait la taille, était couleur de faon, avec des manches carrées et ouvertes au poignet. Par-dessus était une jupe de coton bleu foncé parsemé de petits points blancs, laquelle ne descendait qu'à peu près à six pouces du sol, laissant voir en dessous une étroite bande de brun de faon. Un fichu d'épaisse étoffe noire cou-*

¹ Ibidem, p. 111.

² Adrien Morice, O.M.I., op. cit., vol. 1, p. 407.

vrait les épaules et se croisait sur la poitrine. Un bonnet pochant, de cette dernière couleur, recouvrant un serre-tête blanc et sans ornements, complétait leur costume. Un crucifix doré pendait à une ceinture passée autour de la taille. Elles portaient des mocassins au lieu de souliers, selon la coutume générale du pays, à laquelle même les évêques se conforment.

« Ces excellentes religieuses instruisaient une quarantaine d'enfants apartenant surtout à la population française. Nous eûmes le plaisir de voir quelques-unes des élèves que la Soeur C(urran) eut l'obligance d'envoyer chercher et qui leur demanda de nous donner quelque échantillon de leurs progrès en musique. Deux gentilles brunettes de quatorze ans vinrent jouer plusieurs morceaux sur un piano dont la présence m'a surpris dans ce pays lointain et inaccessible. Deux jolies petites filles aux cheveux blonds prirent leur place et, comme les autres, jouèrent d'une manière agréable et tout à fait à leur honneur ».

« Cette institution avait la réputation d'être très utile et très populaire, et l'on assurait qu'elle était remarquablement bien tenue sous tous les rapports ».¹

Les fondations des Soeurs se suivent maintenant à un rythme accéléré: 1859,² lac Sainte-Anne; 1860,³ l'Île-à-la-Crosse; 1863,⁴ Saint-Albert où surgissent comme par enchantement une école régulière et un orphelinat.⁵

C'est tout un chapelet d'établissements que les Soeurs Grises vont maintenant fonder dans l'Ouest, pour la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise et le salut des pauvres. 1867 les conduit au Fort Providence.

¹ Ibidem, vol. 1, p. 408-409.

² Ibidem, vol. 2, p. 9.

³ Alexandre Taché, O.M.I., op. cit., p.130.

⁴ Ibidem, p. 234.

⁵ Adrien Morice, O.M.I. op. cit. vol. 2, p. 80.

Le Père MORICE signale ainsi cet événement: « *Au cours de la présente année, un événement d'aussi bonne augure marqua les annales du Grand-Nord. Nous avons déjà vu Mgr Taché augmenter le personnel des religieuses à Saint-Boniface. Cette augmentation ne devait être que passagère, et, en 1867, la mission de la Providence, sur le Bas-Mackenzie, saluait avec satisfaction l'arrivée de cinq d'entre elles, qui n'avaient pas craint de renoncer à tout ce qu'elles avaient de plus cher au monde pour aller s'ensevelir dans les déserts hyperboréens. Les nouvelles ouvrières ne s'attardèrent point à s'apitoyer sur leur sort; mais, avant même la fin de l'année qui avait vu leur arrivée à Providence, elles avaient commencé une école et ouvert un orphelinat* ».¹

De 1844 à 1867, les religieuses s'étaient établies dans les postes stratégiques de l'Ouest, où à l'exception de Saint-Boniface, elles étaient venues à l'appel des Oblats. Aujourd'hui, la bienheureuse Mère d'Youville peut contempler un tableau d'une grande richesse, puisque l'on retrouve ses filles dans les diocèses de Saint-Boniface, de Fort William, de Regina, d'Edmonton, de Saint-Paul, de Calgary, de Saskatoon et dans les vicariats apostoliques du Keewatin et du Mackenzie. Pour ne parler que de ce dernier vicariat, les religieuses sont établies à Providence (1867), Chipewyan (1874), Résolution (1903), Fort Smith (1914), Fort Simpson (1916) Aklavik, (1925), Fort McMurray (1938) et Fort Rae (1940) où elles dirigent écoles et hôpitaux.

Il faudrait bien des pages pour redire un peu adéquatement l'oeuvre héroïque accomplie par ces religieuses, véritables femmes fortes de l'Evangile,

¹ Ibidem, vol. 2, p. 110-111, Voir aussi Emile Grouard, O.M.I., Souvenir de mes soixante ans d'apostolat dans l'Athabasca-Mackenzie, Lyon, Oeuvre apostolique de M.I. Paris, E. Vitte (1924, p. 68, 85, 106). Parties de Montréal en septembre 1866, les Soeurs n'arriveront à destination qu'à la fin d'août 1867.

mais le peu que nous en avons dit suffit à montrer le feu de la charité qui les dévorait. A l'exemple de Saint Paul, elles peuvent répéter en toute vérité: « *Charitas enim Christi urget nos-l'amour du Christ nous presse* ».

Elles ont su faire face à la famine, à la vermine, au froid, aux incendies, aux inondations et elles le firent toujours le sourire aux lèvres, même lorsque le coeur saignait. L'incendie ne ménagea même pas la vie des religieuses, mais devant la disparition de leurs oeuvres et même de leurs compagnes, les survivantes se consolaient à la pensée que, du moins, Notre-Seigneur leur restait. Il n'y a pas de doute que l'incendie allumé dans leur coeur par la Bienheureuse Mère d'Youville réussit à leur faire braver tous les froids du grand silence blanc et tous les froids des âmes encore sous l'emprise du paganisme. Ces dignes filles peuvent aussi voir dans la gloire qui rayonne désormais de la tête de leur bienheureuse fondatrice, la récompense de leurs travaux et de leurs peines, le prix d'un long et dououreux martyre.

2. - SOEURS GRISES D'OTTAWA

Si la congrégation originelle de Mère d'Youville se partagea en plusieurs rameaux, sous la pression des événements, on peut dire que toutes celles qui réclament la Bienheureuse comme leur mère, ont conservé intact l'esprit apostolique qui caractérisa la congrégation naissante et la branche montréalaise.

Les Soeurs Grises d'Ottawa ne se sont pas laissé vaincre en générosité par leurs soeurs de Montréal. Les Soeurs d'Ottawa furent, dès leur naissance en contact immédiat avec les Oblats.

Les Oblats s'établirent à Ottawa à la fin de janvier 1844 et le Père TELMON remarqua bien vite le manque d'institutrices pour les enfants de la ville.

Il écrivait à Mgr BOURGET, dès le 19 juillet 1944, que Mgr PHELAN avait déjà « traité avec les Soeurs Grises pour l'établissement d'une maison de leur Congrégation »¹ à l'avantage des jeunes filles. Elles devaient être chargées, disait-il, de l'éducation mais il craignait que ce projet ne put s'exécuter de long-temps. La raison en était que les Soeurs de charité voulaient établir une école gratuite tandis que le curé de Bytown prétendait la chose impossible dans la localité, car il manquait de revenus suffisants.

Pourtant, le Père écrivait à Mère McMULLEN, supérieure de l'Hôpital général de Montréal, le 24 juillet de la même année. Il voulait une réponse claire à ce sujet et il ajoutait: « *L'instruction et l'éducation sont ici dans un état pitoyable. Il est urgent d'y pourvoir, et pourtant il serait absurde de songer à faire des établissements coûteux et rentés quand nous n'avons ni église, ni presbytère, ni moyen pour bâtir l'un et l'autre* ».² Il demandait en outre si le plan et la demande de Mgr PHELAN pouvaient se réaliser.

Mère McMULLEN répondit qu'une fondation à Bytown n'était pas impossible, que la communauté était bien disposée, mais que rien n'était arrêté dans les projets de Mgr PHELAN.³

La Supérieure générale n'avait pas besoin de dire que la communauté était bien disposée, on le savait. Mais restait à savoir, comme le disait le Père TELMON dans sa lettre du 24 juillet 1844, si on pouvait compter sur les religieuses pour les écoles et « à quelles conditions et pour quel temps ». Il semble cependant que les choses en restèrent là jusqu'au 20 octobre, alors que le Père se décida d'écrire de nouveau à Montréal. « *L'état de la ville*

¹ Archevêché de Montréal, dossier Oblats.

² Archives de l'Université d'Ottawa, dossier Telmon, document no. 49.

³ Ibidem, document no. 64.

de Bytown demande impérieusement l'établissement de bonnes écoles », dit-il. Il suppliait donc la supérieure de lui envoyer deux Soeurs « pour faire ici l'école dans les deux langues en attendant qu'elles puissent, par la suite, embrasser toutes les œuvres qui sont la fin de votre institut ». Il promettait enfin que les Soeurs n'auraient rien à souffrir, que le curé, c'est-à-dire lui-même, verrait à leur entretien, qu'il leur trouverait une bonne maison ou leur céderait la sienne, ce qu'il fit effectivement. Il terminait par ces mots: « J'espère les sauver de la misère. Je prévois pourtant que malgré ma bonne volonté elles ne seront pas, tout d'abord, aussi bien qu'à Montréal; mais elles songeront que les commencements sont toujours difficiles; j'en sais quelque chose. Elles n'auront jamais autant d'embarras que nous en avons eus nous-mêmes; mais elles auront la consolation de faire beaucoup de bien; et de bonnes religieuses, comme vos Soeurs, ne veulent sûrement pas autre chose ».¹

Huit jours plus tard, le Père TELMON ajoute: « *Dans tous les cas, je ne les laisserai pas souffrir. Je saurai jeûner pour les faire manger ».*²

A la suite de ces pourparlers qui durèrent assez longtemps, les Soeurs arrivèrent à Ottawa, le 21 février 1845, sous la direction de Mère BRUYÈRE, et elles ne tardèrent pas à se mettre à l'œuvre. Le 3 mars, elles ouvrent leur première école à Bytown. Le Père TELMON, écrivant à Mgr BOURGET le 24 mars 1845, affirmait: « *Nos Soeurs font leur œuvre à merveille* ».³

A peine arrivées à Ottawa, les Soeurs multiplieront les œuvres. On ouvre bientôt un pensionnat (1849) déjà précédé d'un hôpital et d'un orphelinat.

¹ Archives des Soeurs Grises d'Ottawa, dossier Oblats, document no. 2.

² Ibidem, document no. 2.

³ Archevêché de Montréal, dossier Ottawa-Bytown 1840-1846.

Le soin des malades à domicile fait aussi partie de la tâche quotidienne des Soeurs.

Le 4 septembre 1854, à la suite de tractations, Mère Deschamps annonçait aux Soeurs Grises d'Ottawa que l'Hôpital général de Montréal reconnaissait leur indépendance totale. Une nouvelle communauté était née. Le Père Pierre AUBERT, o.m.i. sera alors chargé par Mgr GUILGUES, o.m.i., de préparer une Règle adaptée aux œuvres susceptibles d'être entreprises par la nouvelle branche d'Ottawa.

Les religieuses cependant éprouvaient la nostalgie de l'ancienne Maison-mère; en 1858, on tenta de renouer les relations, mais sans succès. Mère Brûrière se tourna alors vers les Soeurs de la sainte Famille de Bordeaux, afin de confier de façon permanente la direction spirituelle de la communauté aux Oblats. De ce côté-là encore les tractations ne furent pas plus heureuses; c'est que la Providence en avait disposé autrement et que la communauté d'Ottawa, tout en conservant l'esprit de Mère d'Youville, s'engagerait dans une voie bien à elle.

Les Oblats deviennent donc les Pères spirituels de la communauté des Soeurs Grises de la Croix ou d'Ottawa. Ils ne se feront pas scrupule d'appeler ces religieuses partout où ils s'établiront, et même dans les postes les plus pénibles. C'est ainsi qu'elles seront à Plattsburg, à Buffalo et à Lowell (aux Etats-Unis) où elles sont encore aujourd'hui, à l'exception de Plattsburg; à Buffalo nous trouvons maintenant les Soeurs Grises de Philadelphie. Au Canada, elles dirigeront des établissements à Hull (écoles), à Ville-Marie (école, hôpital et orphelinat) à Mattawa (école et hôpital), à Maniwaki (école et hôpital). Dans tous ces postes, les Soeurs arrivent peu de temps après les Oblats, c'est-à-dire à l'époque où tout est encore à construire et à édifier, où les misères sont nombreuses, et de la sorte leur apostolat sera d'autant plus efficace que les souffrances ne leur manqueront pas. Puis elles suivront les Oblats

jusque dans leurs missions : d'abord à la Baie James : Albany (1901), Fort Georges (1930) Moosonee (1942) et Attawapiskat (1951); elle se rendront dans le vicariat apostolique de Grouard, à Spirit River en 1941 et à Tangente (1957); elles s'exileront pour prêter main forte aux Oblats dans les missions du Basutoland (1931).

Partout sur leur passage surgiront écoles, hôpitaux, orphelinats, refuges, dispensaires, collèges, en un mot toutes les œuvres de miséricorde corporelle et par là aussi de miséricorde spirituelle. Elles deviendront l'auxiliaire indispensable du missionnaire.

Elles ne reculeront devant aucun sacrifice pour aider à l'extension du règne de Dieu. C'est ainsi qu'elles se feront les élèves du Père GUÉGUEN, à Ville-Marie, afin d'apprendre la langue indienne; on les retrouvera même dans les chantiers pour le bien de leurs œuvres, tout en préparant de façon bien efficace la visite du missionnaire.

Les Soeurs Grises d'Ottawa ont donné naissance à deux communautés: la première, les « *Grey Nuns of the Sacred Heart* » (maison mère à Philadelphie) qui se dévouent avec les Oblats à Buffalo et à Lowell; la seconde, les « *Grey Nuns of the Immaculate Conception* », fondée en 1926 avec maison mère à Pembroke, Ontario.

3. - LES SOEURS GRISES DE QUÉBEC

Les Soeurs de la Charité, fondées le 22 août 1849, par Mère Mallet, ont ouvert à Québec, dans la paroisse Saint-Sauveur, l'orphelinat Saint-Sauveur en 1907, où 31 religieuses se dévouent auprès des jeunes. On les retrouve aussi dans la paroisse de Natashquan et l'orphelinat franco-américain de Lowell.

4. - LES SOEURS GRISES DE SAINT-HYACINTHE

Fondée en 1840, cette communauté ne recula pas devant les sacrifices de la vie missionnaire. Elles répondirent à l'appel angoissé de Mgr O. Charlebois, o.m.i., et ouvrirent, en 1912, l'hôpital Saint-Antoine de Le Pas. Ce fut ensuite le couvent de Island Lake, et en 1938, l'hôpital général de Flin Flon. Les Soeurs missionnent également dans le diocèse de Cayes, en Haïti.

5. - LES SOEURS GRISES DE NICOLET

Cette communauté, maintenant réunie aux Soeurs Grises de Montréal, conservait elle aussi l'esprit missionnaire de Mère d'Youville. C'est ainsi qu'en 1931, elles allaient prendre charge de l'hôpital esquimaux de Chesterfield Inlet, dans le vicariat apostolique de la Baie d'Hudson. En 1955, les Soeurs Grises complétaient l'oeuvre apostolique commencée à la Baie d'Hudson en acceptant le soin du pensionnat de Chesterfield.

Non seulement les Soeurs sont à Chesterfield, mais combien éloquente est cette phrase sortie spontanément de la bouche de la Mère générale et d'une religieuse en 1944 à la suite d'une funéraille: « Que ce serait beau, dit (la) Mère, si un Père Oblat et une Soeur Grise reposaient ici au milieu des Esquimaux! Spontanément, Soeur Gilberte PROUX répond: Moi, ma Mère, je suis prête à m'user ici jusqu'à la mort »¹

Aussi une flamme apostolique comme celle-là ne tarde pas à allumer le feu de l'amour dans l'âme des Esquimaux. Ecoutez, cette esquimaude, devenue Soeur PÉLAGIE, dans une lettre à la Mère

¹ Sr Léonie Fernald, s.s.m.. La Baie d'Hudson et son unique hôpital, dans *Prêtre et Mission*, 12 (1954), p. 304.

générale: « C'est Pélagie qui écrit. Je languis de devenir soeur. Jésus connaît mon désir; je veux l'aimer toujours... Il y a longtemps, quand j'étais encore avec ma mère, je ne voulais pas d'époux... Jésus, il me prend par la main; je veux me laisser conduire... Jésus est mon Chef, je veux le suivre... Je prie beaucoup pour les Esquimaux qui ne sont pas baptisés. Quand je serai soeur, je connaîtrai plus, je les aiderai plus à suivre Jésus; J'aurai beaucoup de bonheur... Quand y aura-t-il une autre Esquimaude qui sera soeur? Je voudrais que beaucoup il y en ait ».¹ Pélagie vit enfin la réalisation de son rêve en 1949.

* * *

Cette étude, beaucoup trop brève et schématique pour donner une idée exacte de l'oeuvre magnifique accomplie par les Soeurs Grises dans les territoires desservis par les Oblats, ne laisse pas cependant de montrer le zèle apostolique de ces religieuses et le dévouement avec lequel elles acceptèrent les œuvres les plus variées et les plus difficiles. Aucun poste ne fut jugé trop pénible, aucune œuvre trop onéreuse ou trop humble. Toutes furent embrassées avec amour et remplies avec soin. L'œuvre de Dieu, si humble soit-elle, mérite d'être accomplie et bien accomplie. Les Soeurs Grises le savent et elles ont mis tout leur cœur dans tous les travaux qui leur furent confiés par la divine Providence.

Elles se sont ainsi rendues dignes de la récompense promise par le divin Sauveur à quiconque donne sa vie pour ceux qu'il aime, ou même un simple verre d'eau en son nom. Aussi s'est-il plu à les faire croître et à multiplier leur nombre. Mal-

¹ Ibidem, p. 305.

gré les diversités d'oeuvres et la multiplication des rameaux, l'arbre planté par la Bienheureuse Mère d'Youville a conservé sa vitalité et sa fraîcheur, il a produit des fruits abondants, succulents, dans le champ du Père de Famille.

Elles ont aussi récolté dans l'allégresse ce qu'elles avaient semé dans les difficultés, l'indigence, la misère parfois, et bien souvent aussi dans l'héroïsme le plus pur. Ces nouveaux champs défrichés au prix de leurs vies ont su donner à ces Femmes Héroïques, comme les a si bien dénommées le Père DUCHAUSSOIS, des jeunes pousses sorties d'une terre, autrefois aride. On peut dire que sous leurs doigts le désert a fleuri. Les vocations se sont multipliées jusque dans les champs de missions, et la Congrégation des Soeurs Grises reflète aujourd'hui dans l'unité de leur inépuisable charité, une admirable variété dans l'Eglise. Indiennes, Métisses, Esquimaudes, jeunes filles de race blanche et de races indiennes ou bantoues chantent aujourd'hui la gloire de Dieu et proclament les louanges de leur Bienheureuse Fondatrice.

GASTON CARRIÈRE, O.M.I.

MISSIONS

OR

THE CONGREGATION

OR

The Missionary Oblates

OR

MARY IMMACULATE

87TH VOLUME (1960)

N. 297 - March, 1960



ROME (629)

GENERAL HOUSE O.M.I.

190, Via Aurelia, 290

— 1960 —